

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix : 18 fr. par an,
— 10 fr. pour six mois,
— 6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 4 juin.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Notification relative au blocus du port de Venise ainsi que de ses issues.

Nomination dans l'ordre impérial de la Légion d'Honneur.

Arrêté du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics concernant un concours central et spécial de machines à moissonner.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Turin, 31 mai, 9 h. 35 m. du matin.

Voici quelques premiers détails sur le combat de Palestro :

L'ennemi était retranché à Palestro, Casalino et Vinzaglio, où il a fait une défense opiniâtre. Les Piémontais ont franchi les tranchées et abordé l'ennemi à la baïonnette avec une bravoure admirable. Nous avons pris deux canons, beaucoup d'armes et fait des prisonniers. Les Autrichiens ont fait de très-grandes pertes ; les nôtres ne sont pas encore connus.

Hier soir, Verceil était illuminé ; l'Empereur a parcouru à pied la ville en fête.

Le roi a passé la nuit au Torione, au milieu des troupes qui s'y trouvent campées.

(Havas Bullier).

Verceil, 31 mai, 5 h. 30 m. du soir.

Les Autrichiens, en grand nombre, ont attaqué ce matin avec énergie le roi de Sardaigne, et ont tâché d'empêcher nos troupes de passer la rivière ; mais les Sardes ont repoussé vaillamment les Autrichiens ; ils ont été soutenus par la division Trochu, qui a été peu engagée.

Le 3^e zouaves, qui avait été attaché à une division sarde, a fait merveille, seul en face d'une batterie de huit pièces et d'un feu nourri d'infanterie. Il a franchi un canal, gravi une pente très-raide, chargé les Autrichiens à la baïonnette, jeté dans le canal plus de 400 ennemis et emporté six canons. Les troupes ont aussi enlevé deux canons.

Nos pertes sont peu considérables.

Turin 31 mai.

Le *Bulletin officiel* annonce en ces termes la nouvelle victoire de nos troupes :

Ce matin à sept heures, 2,500 Autrichiens (1) ont tenté de reprendre Palestro. Le roi, soutenu par la 4^e division et le 3^e zouaves, a résisté longtemps.

Il a pris ensuite l'offensive et a poursuivi l'ennemi. Il lui a fait 1,000 prisonniers, a pris huit canons, dont cinq ont été enlevés par le 3^e de zouaves. 400 Autrichiens ont été noyés dans un canal.

Pendant le combat de Palestro, un autre combat s'est livré à Confienza, province de la Lomellina ; l'ennemi a été repoussé par la division Fanty après un combat qui a duré deux heures.

Dans la nuit dernière un piquet d'infanterie ennemie a tenté de passer de Pô à Scrivizina ; il a été repoussé par les habitants.

Les Autrichiens ont évacué Varza (province de Robbio.)

(1) La dépêche porte 2,500 ; il y a sans doute erreur, car ce chiffre nous paraît bien faible à côté du chiffre énorme des pertes subies par l'ennemi.

Le combat à la suite duquel le roi de Sardaigne, à la tête de sa vaillante armée, a passé la Sésia, a été des plus vifs et des plus brillants ; les Autrichiens enfermés dans Palestro, où ils s'étaient retranchés, ont vivement défendu cette place improvisée, mais ils ont été forcés de battre en retraite, laissant un grand nombre de prisonniers au pouvoir du roi.

Palestro est une petite ville de 2,000 âmes et se trouve entre Verceil et Mortara, tout près de Robbio ; l'ennemi s'est retiré pour concentrer ses forces sur Mortara. C'est là, on le suppose, que sera livrée une première bataille. Si elle a lieu, comme nous ne saurions douter du succès, nous pouvons avancer que bientôt l'armée franco-sarde aura franchi le Tessin et sera dans la Lombardie. Ces bonnes et heureuses nouvelles ne peuvent tarder à nous arriver.

Verceil, le 1^{er} juin 1859.

La journée d'hier a été signalée par un nouveau fait d'armes à Palestro. L'armée de S. M. le roi de Sardaigne, après avoir repoussé l'ennemi sur tout son front, a eu un instant sa droite débordée par les Autrichiens, qui menaçaient le pont de bateaux jeté sur la Sésia, au moyen duquel le maréchal Canrobert devait opérer sa jonction avec le roi. L'empereur ayant envoyé au roi le 3^e de zouaves, ce régiment fut chargé d'arrêter cette attaque. Déjà les Autrichiens avaient mis huit pièces en batterie en arrière d'un canal profond dont le passage sur un pont étroit est couvert par un moulin et défendu par des rizières. Le 3^e zouaves, commandé par son brave colonel de Chabron, après avoir jeté un coup d'œil sur la position, et avant que le roi n'ait eu le temps de le faire appuyer par du canon, s'est élancé sans faire feu sur la batterie ennemie, a tué à la baïonnette ou jeté à l'eau les compagnies de soutien placées en deçà du canal, s'est emparé des pièces et a fait 500 prisonniers. Le 3^e de zouaves a payé ce succès par un officier, 20 soldats tués et 200 blessés dont 10 officiers.

L'Empereur met ce glorieux fait d'armes à l'ordre de l'armée. (*Moniteur universel*).

Turin, 1^{er} juin, 6 h. soir.

Le colonel Niel est entré ce matin, à sept heures, à Novarre, après un léger combat d'avant-poste.

Toute la Valteline est en insurrection. (*Idem*).

Les résultats du rappel à l'activité des militaires en congé renouvelable sont aujourd'hui connus : ils constatent que, sur tous les points de l'Empire, les hommes ont rejoint le drapeau avec un louable empressement. L'entrain était général, et leur bonne tenue dénotait que, pendant leur absence des corps, ils n'avaient pas perdu les habitudes militaires.

On achève, en ce moment, au ministère des finances, le travail de répartition de l'emprunt de 500 millions. Sur l'invitation des caissiers de l'administration des finances à Paris, et des receveurs généraux dans les départements, les personnes qui ont souscrit pour mille francs et au-dessus, sont admises au remboursement de partie du premier versement qu'elles ont effectué. On fera connaître incessamment le chiffre de l'attribution exacte pour chaque catégorie de titres ; ceux de dix francs de rente ne subiront pas de réduction.

Les récoltes de toute nature continuent à donner les plus belles espérances. Les blés, les lins, les colzas, les prairies sont partout magnifiques. L'année 1859 se présente donc sous des auspices aussi favorables que la précédente.

On nous prie d'annoncer que le concert dans lequel l'excellente musique des guides de S. M. le Roi des Belges viendra se faire entendre à Roubaix, est définitivement fixé au dimanche 12 juin, jour de la Pentecôte.

M^{me} V^e Delaoutre à l'extrême obligeance de mettre sa campagne à la disposition de la société de la Grande-Harmonie de Roubaix.

Cette fête musicale est offerte aux membres honoraires.

Les personnes étrangères à la ville, présentées par un membre honoraire, seront admises comme de coutume.

Le programme n'est pas entièrement arrêté ; mais, d'après ce que nous savons déjà, il sera remarquable par le choix des morceaux. Nous ne parlerons pas de leur exécution, puisqu'elle sera confiée aux artistes habiles si parfaitement dirigés par M. Bender, leur célèbre chef de musique.

Le concert commencera à quatre heures et demie.

MM. les administrateurs du chemin de fer du Nord, dans leur séance du 27 mai, ont voté une nouvelle somme de 40,000 fr. pour couvrir la cour de la gare de Roubaix, afin de donner plus

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 JUIN 1859.

LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUÉDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

Gustave n'entendit point. Dans sa fureur, insensée comme celle d'un enfant gâté, il se précipita si aveuglément sur la carabine, que le coup partit, et qu'au bruit de la détonation il s'affaissa sur lui-même, tremblant et pâle de frayeur. Litholf tenait toujours son arme.

La détonation avait retenti dans les pièces voisines, et ni le roi, ni Litholf, ni le page n'étaient encore revenus de leur effroi que déjà plusieurs officiers de la cour entraient précipitamment. Berghen, qui était du nombre, crut avoir compris d'un coup d'œil ce qui venait de se passer, et tandis que les autres couraient au secours de Gustave, il resta debout près de Litholf.

(Reproduction interdite).

« A la garde ! » cria-t-il aux trabans qui se tenaient dans l'antichambre.

La garde entra.

« Un danger terrible semble avoir menacé Votre Majesté, dit-il alors.

— Oui.

— Votre Majesté ordonne-t-elle que l'on arrête Litholf ?

— Oui. »

Gustave, encore tremblant, pouvait à peine parler, et était hors d'état d'entrer dans des explications.

« Trabans, vous avez entendu la volonté du roi ; arrêtez Litholf ! »

En donnant cet ordre, Berghen avait sur les lèvres un sourire moqueur, fier et malveillant.

« Daniel avait raison, pensa Litholf, qui gardait un silence absolu ; j'ai dans le comte un ennemi dangereux. »

En quittant la salle, il se retourna ; Berghen lui lançait un regard ironique, triomphant, incisif comme un poignard.

Gustave fit un pas en chancelant, puis s'arrêta soudain, comme s'il voulait parler sans pouvoir s'y résoudre.

« Votre Majesté n'ordonne-t-elle plus rien ? » demanda Berghen.

Le roi ne répondit pas. On eût dit qu'il ne se rendait point compte de ce qui se passait autour de lui. Sa colère avait cédé à l'effroi, et l'effroi s'était dissipé à son tour lorsqu'on avait emmené Litholf. L'inquiétude, le doute, le mécontentement de lui-même s'emparaient maintenant de son esprit.

« Faut-il nous éloigner, Sire ? »

— Retirez-vous ! »

Gustave fit signe au page de rester, et, dès qu'ils furent seuls, il s'approcha de lui d'un air amical.

— Crois-tu que j'aie mal agi ? lui demanda-t-il. Dis franchement ta pensée. Ne crains rien, je suis redevenu bon. Seulement ne mens point. Tu sais que je ne souffre pas le mensonge. Voyons, ai-je bien ou mal agi ? Qu'en penses-tu ?

— Mal, » répondit le jeune homme d'une voix tremblante.

Gustave fit le tour de la pièce, puis s'arrêta de nouveau devant son page.

« Pourquoi ne m'as-tu pas obéi quand je t'ai commandé d'attaquer cette statue ? par crainte de Gyllenstolpe ? »

— Non.

— Ce n'était donc pas par moins de respect pour ma volonté que pour celle de mon gouverneur ?

— Non.

— Pourquoi n'as-tu pas exécuté mon ordre ?

— Il m'a semblé qu'il me regardait.

— Qui ? Litholf ?

— Brutus. »

Gustave reprit sa promenade.

« Connais-tu particulièrement Litholf ? demanda-t-il ensuite.

— Non, sire.

— Que penses-tu de lui ?

— Que c'est un brave homme.

— Pourquoi ?

— Il a défendu le faible.

— Mais il ne m'aime pas ?

— Oh ! si !

— Quelle raison as-tu de le croire ?

— C'est qu'en s'éloignant il s'est tu. »

Et, comme réfléchissant aux paroles du page, Gustave se remit encore à marcher dans la vaste salle, les bras croisés sur la poitrine.

« Cependant, il a osé me braver. Il m'a pris mon épée. »

Le page ne répondit pas.

« Parle, je le veux ! »

— C'est Votre Majesté elle-même qui a lâché son arme. »

Le roi fronça le sourcil.

« Et ce coup qu'il a tiré ? »

— Ce n'a pas été sa faute.

— Penses-tu que ce fût la mienne ?

— Oui. »

Pour la quatrième fois, Gustave arpentait la pièce à grands pas. Il paraissait réfléchir ; mais, comme il restait froid et concentré, il était impossible de deviner quelles pensées l'occupaient.

« Fais venir Berghen, dit-il après un moment de silence.

— Où sont tous les témoins de la scène de tantôt ? demanda-t-il au jeune comte dès que celui-ci fut entré.

— Dans la pièce voisine.

— Aucun d'eux ne s'est-il encore éloigné ?

— Aucun, Sire.

— Eh bien, dis-leur que j'exige qu'on garde le secret sur ce qui vient de se passer.

— Je ne comprends pas l'intention de Votre Majesté.

— Dis-leur que si quelqu'un ose prononcer un seul mot sur cette affaire du coup de carabine, je le punirai tôt ou tard.

— Il faut cependant qu'une enquête ait lieu.

— C'est mon affaire.

— Mais...

— Ecris-moi les noms de ceux qui sont entrés ici, et donne-m'en la liste demain. Je les rends tous solidairement responsables du secret à garder.

— Mais le duc...

— Tu as entendu ma volonté. »

Berghen s'était déjà cru vengé de la défaite